

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 1 (1913)

Heft: 12

Artikel: Variété : le féminisme sous Louis-Philippe

Autor: Morel, Lydie / Louis-Philippe

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248635>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mes par le fait que les délégués se connaissaient presque tous, et s'appréciaient mutuellement, comme des gens qu'un idéal commun rassemble; imposantes par l'ampleur des questions qui y furent traitées : sweating et minimum de salaire, listes blanches et boycottage, label syndical et label international, réglementation du travail, législation ouvrière, etc., etc. De graves problèmes d'économie sociale ou de jurisprudence furent ainsi abordés et discutés, souvent par des spécialistes. Et rien ne montre mieux quelle est la puissance d'un groupement de bonnes volontés intelligentes. Car cette organisation magnifique des L. S. A. n'est pas autre chose.

E. Gd.

VARIÉTÉ

Le Féminisme sous Louis-Philippe

On sait que le féminisme est vieux comme le monde. Mais je crois qu'on se trompe beaucoup sur l'importance des mouvements féministes qui ont précédé le nôtre. On s'imagine que les féministes des siècles passés ne furent que des exceptions ignorées ou bafouées par leurs contemporains. Le livre de M. Léon Abensour : *Le Féminisme sous le règne de Louis-Philippe et en 1848*¹, qui est, si je ne me trompe, le développement d'une étude, parue en 1908, dans la revue : *La Révolution française*, vient nous enlever toute illusion. Non seulement le mouvement féministe du commencement du XIX^{me} siècle ne passa pas inaperçu, mais il fut vaillamment soutenu par beaucoup d'hommes de valeur. Et même, on peut affirmer que, relativement à leur époque, les femmes qui s'occupèrent en 1830 et 1848 de l'émancipation de leur sexe, mirent plus de courage, d'audace, de persévérance dans la lutte que nous n'en mettons aujourd'hui. De 1830 à 1848, dix-sept journaux féministes furent créés et dirigés par des femmes. Ils disparurent, faute d'argent. Mais se représentait-on la somme d'énergie dépensée pour fonder tous ces journaux, malgré les déboires financiers, l'insuccès, les critiques, les sarcasmes qui les faisaient tomber les uns après les autres ! Trouve-t-on de nos jours une femme qui oserait, comme Jeanne Deroin, en 1849, poser sa candidature à l'Assemblée législative, revenir à la charge six fois auprès des députés, braver le ridicule, et cela sans espoir d'être comprise, et uniquement pour « la manifestation d'un grand principe ! » Les suffragettes d'Angleterre, nombreuses, soutenues par des personnes influentes, n'en font certes pas autant.

M. Abensour divise les féministes de 1830 en trois groupes :

Les Saint-Simoniens, dont Infantin, Bazard, Considérant, Fourier, Cabet, qui défendent les principes de l'émancipation féminine dans leurs journaux : *Le Globe*, *Le Phalanstère*, *La Démocratie pacifique*, etc., etc. Mais le journal le plus représentatif du mouvement, c'est *La Femme libre*, fondé en 1832 par des femmes. Georges Sand, qui ne s'est pas occupée spécialement de la question de l'émancipation de la femme, a soutenu, dans ses premiers romans, des thèses féministes de la nuance saint-simonienne. Flora Tristan et Claire Démar, les deux plus grandes figures féministes de l'époque, étaient aussi disciples de Saint-Simon. Ce premier groupe est le plus important. Il tend à des réformes sociales; c'est pourquoi il travaille pour les ouvrières, qui en ont un besoin urgent, puisqu'en 1848 elles réclament la journée de 12 heures, et un salaire un peu supérieur à

un franc par jour. Mais les Saint-Simoniens ne veulent établir l'égalité des deux sexes qu'après avoir bouleversé la société, dont ils n'admettent pas les bases. Suivant leurs théories anti-chrétiennes de la réhabilitation de la chair, ils prétendent réformer le mariage, et préconisent, en attendant, l'amour libre. En somme, leur féminisme est de nature mystique.

Le second groupe est bourgeois, précis, raisonné. Il représente les théories qui ressemblent le plus à celle de notre époque, puisqu'il tend à l'égalité civile et politique des deux sexes. Son organe, *La Gazette des Femmes*, avait été fondé par M^{me} Aerbinot de Mauchamp qui paraît être une des féministes les plus actives et les plus éclairées de ce groupe.

Le troisième groupe est modéré. Se basant sur le christianisme, il veut surtout l'émancipation morale de la femme, et ne s'occupe pas de droits politiques. Eugénie Niboyet dirige le mouvement dans *Le Conseiller des Femmes*, auquel collaborent la plupart des femmes de lettres de l'époque. Eugénie Niboyet qui, en 1848, deviendra une féministe militante et sans restriction, désire en 1830 réformer l'éducation et enseigne aux femmes à bien remplir leurs devoirs plutôt qu'à exercer leurs droits.

Les féministes de 1830 trouvent l'éducation des jeunes filles fausse et incomplète. Elles réclament toutes pour la femme une instruction sérieuse qui la rendra meilleure épouse et mère. Les Saint-Simoniens, partant du principe que, dans chaque domaine, l'homme et la femme se complètent par leurs qualités opposées, demandent que la femme puisse exercer toutes les professions. D'autres féministes moins absolus insistent sur les avantages que la société retirerait des femmes-médecins et avocats. Infantin préconise la femme-prêtre. Toutes les féministes sont d'accord pour réclamer le droit à l'enseignement.

Quant au droit de vote, le second groupe seul s'en occupe activement. M. Abensour remarque que si les féministes modernes voient dans le vote un moyen, le plus important de tous, pour arriver à l'émancipation totale, les féministes de 1830 n'y voyaient qu'un but très lointain qu'ils ne prétendaient atteindre qu'après avoir obtenu gain de cause pour toutes leurs revendications. On peut s'étonner que, malgré cette conviction, M^{me} de Mauchamp ait eu le courage de déposer à la Chambre une pétition en faveur d'un suffrage féminin restreint. Elle appuyait sa demande sur les mêmes arguments que nous servons aujourd'hui. Ce fut en 1848 seulement que les féministes parlèrent du suffrage féminin universel. Le pacifisme, qui commençait à cette époque à s'organiser, trouva aussi chez les femmes des partisans convaincus, puisque deux journaux pacifistes furent fondés par elles.

Quels furent les défenseurs du féminisme ? Les Saint-Simoniens, quelques socialistes, et, chose étrange, le parti légitimiste. Malgré leur libéralisme politique, et leur attachement à Louis-Philippe, les femmes se sentant soutenues par les partis d'opposition finirent par déclarer qu'elles accepteraient la forme de gouvernement qui leur accorderait le plus de liberté. Parmi les hommes de lettres, on comptait quelques amis des féministes, dont un écrivain de talent, Jules Jamin, et un écrivain de génie... Chateaubriand. Le mélancolique René s'abonna, paraît-il, à la *Gazette des femmes* en disant aux rédactrices : « Vous défendez une belle et noble cause ». Il soutint même la candidature d'une femme, Anaïs Ségalas, à l'Académie française. En revanche, Charles Nodier et Louis Reybaud étaient antiféministes.

En 1848, le féminisme devint plus révolutionnaire. Des clubs et de nouveaux journaux se fondèrent; les polémiques se firent violentes. Mais la plupart des essais de réalisation de principes

¹ Préface de M. Jules Bois. Paris, Plon-Nourrit, 1913.

féministes échouèrent. Un projet de loi sur le divorce, réclamé par tous les féministes, dut être retiré. M. Abensour attribue ces insuccès au fait que les théories féministes, déjà peu sympathiques en elles-mêmes aux hommes de cette époque-là, furent gravement compromises par leur union avec les doctrines socialistes. En effet, les grandes écoles socialistes de 1848 (sauf celle de Proud'hon) et toujours l'école saint-simonienne, socialiste-communiste, avaient pris fait et cause pour l'émancipation des femmes. Le discrédit qui tomba sur le socialisme atteignit naturellement aussi le féminisme.

Nous devons une grande reconnaissance à M. Abensour pour sa contribution si importante et consciencieuse à l'histoire du féminisme. Son livre est impartial, et témoigne d'un jugement pénétrant qui sait discerner dans les actes, souvent étranges et maladroits, des féministes du siècle passé, des intentions nobles et désintéressées. Sans la conclusion, où l'historien fait discrètement place au féministe, nous ignorerions que M. Abensour a de la sympathie pour nos idées et c'est, je crois, la plus belle louange qu'on puisse faire de son livre.

Nous suivrons certes le conseil que M. Abensour veut bien nous donner, et nous saurons nous souvenir « avec quelque émotion de celles qui furent à la peine, sans être à l'honneur... » non sans constater toutefois que nous sommes encore à la peine, et que nous ne sommes pas encore à l'honneur.

Lydie MOREL.

De-ci, De-là...

La Norvège, qui a donné cet été le droit de vote aux femmes, continue sa marche dans la voie d'égalité entre les sexes où elle s'est engagée. En effet, M^{lle} Ruth Sørensen vient d'être, après avoir fait d'excellentes études, nommée juge à Hammerfest.

* * *

Nous enregistrons avec grand plaisir qu'une femme vient, pour la première fois à la Chau-de-Fonds, de passer un baccalauréat ès-lettres. Fille du directeur des écoles primaires et d'un membre du Comité du groupe suffragiste, M^{lle} Madeleine Wasserfallen, la première bachelière, a de qui tenir, au point de vue intellectuel comme au point de vue féministe.

* * *

Notons, à ce propos, que le nombre des femmes dans les Universités allemandes, va croissant rapidement. Au semestre d'été 1913, 3436 femmes étaient immatriculées dans les 21 Universités. Au point de vue de leurs études, elles se répartissaient de la façon suivante: philosophie, philologie et histoire: 1791; médecine, 790; sciences mathématiques et naturelles: 659; économie politique: 100; droit: 49; théologie: 12; pharmacie: 9.

* * *

Dans une étude très fouillée de statistique comparée, M^{me} Gnauck-Kuhne établit que l'activité de la femme s'applique de préférence à l'une ou l'autre des trois grandes catégories de la production économique suivant sa situation familiale.

L'industrie recrute principalement des travailleuses célibataires.

L'agriculture occupe principalement des femmes mariées.

Le commerce occupe principalement des veuves.

L'explication de ce triple phénomène est assez simple.

Tout agriculteur a besoin de l'aide professionnelle de sa femme et celle-ci peut concourir à l'exploitation agricole, tout en soignant son ménage et ses enfants.

L'industrie réclame des journées entières, aussi la mère de famille ne va-t-elle à l'usine qu'en cas de grande nécessité. Mais l'industrie ne demande à l'ouvrière ni capital, ni initiative, ni expérience; les jeunes filles vont à l'usine en attendant le mariage.

Le commerce, au contraire, permet à la femme de rester chez

elle, de surveiller ses enfants. La veuve qui possède quelques économies trouvera le plus facilement dans un petit commerce le moyen d'élever sa famille.

(Le Féminisme Chrétien.)

* * *

Un jubilé. — L'école ménagère et professionnelle de Carouge (Genève) — la doyenne de nos écoles ménagères romandes — a fêté, dimanche dernier, dans son coquet bâtiment de la rue des Pervenches, ses vingt années d'existence et les vingt années de direction de M^{lle} Christine Champury, la femme distinguée, à l'intelligence lucide, au cœur aimant, qui a fait de l'école ce qu'elle est actuellement: une chose dont on ne pourrait plus se passer.

Élèves de toutes volées, élèves d'aujourd'hui et élèves de jadis, fillettes en jupes courtes et graves jeunes mamans, se pressaient en foule joyeuse dans les larges corridors et dans la vaste salle enguirlandée et pavoisée. Toutes tenaient à dire à l'héroïne de la fête leur affection et leur reconnaissance. Une ancienne, M^{me} Weidmann, exprima en termes excellents, au nom des élèves des premières années, combien les enseignements reçus, les conseils maternels qui les avaient accompagnés, avaient été précieux pour elles dans leur carrière future.

Après un prologue charmant, dû à la plume poétique de M^{me} Snell, M^{lle} Champury, en termes émus, rappela les commencements si modestes de cette école, aujourd'hui si grande, et les noms de ceux qui, par leur sympathie et leur travail, avaient aidé à son succès; elle exprima enfin sa joie et sa reconnaissance pour ce que cette journée lui apportait. « Osez être, mes enfants », dit-elle; et sur cette parole de bon courage et de vaillance, elle termina. Quelques mots aimables de M. le Maire de Carouge et de collègues anciens et nouveaux, puis se succédèrent chants, saynètes, monologues, dans une brillante série, jusqu'au moment où, réunies dans la salle des cuisines scolaires, coquettement décorées, on prit ensemble une tasse de thé, — le coup de l'étrier, — le cœur si réchauffé par ces belles heures que la pluie et le vent qui régnaient au dehors passaient inaperçus.

P. C.

Vacances suffragistes

Une des caractéristiques du travail suffragiste, c'est qu'il ne cesse jamais, même en temps de vacances. Toutefois, ce travail a été en Angleterre, durant le mois d'août, à la fois reposant et encourageant: nous avons eu en effet, des « cours de vacances suffragistes ». L'un a eu lieu dans la ville universitaire d'Oxford, un autre au bord de la mer, dans le Yorkshire, et le troisième en Ecosse, à St-Andrew, une vieille ville, à la fois maritime et universitaire.

Une de nos féministes les plus capables et les plus connues, Miss Lumsden, a fondé là-bas une sorte d'hôtel pour étudiantes, et c'est dans cette charmante maison, dont les pièces gaies et ensoleillées (chambres à coucher, bibliothèque, salle de conférences, etc.) étaient vides à cause des vacances, que des suffragistes de tout âge et de tous les milieux ont passé deux à trois semaines. A un moment donné, elles étaient certainement plus de 70. Tous les jours il y avait des conférences et des leçons pratiques, et le soir grande conférence publique dans une des salles de la ville. Les leçons portaient sur la diction, la pose de la voix, la manière de présider, de discuter, etc., et les conférences sur les devoirs des femmes qui font partie de Conseils municipaux, de Commissions scolaires, de Commissions d'assistance, etc., sur l'histoire du travail féminin dans les différents pays, sur la législation ouvrière, les tribunaux pour enfants, la protection des enfants, des aliénés, etc., etc. Des spécialistes dans chaque branche faisaient ces conférences et dirigeaient ces leçons. Car nous sentons toutes, en Angleterre, que nous sommes si près de gagner notre grande bataille que nous devons nous préparer le plus tôt et le mieux possible à remplir efficacement les devoirs publics qui nous incomberont quand nous deviendrons des citoyennes.